

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Aleksander GLOWACKI

(Boleslaw Prus)

Une méprise, partie I (suite)

Nouvelle traduite du polonais par Mme V. D.

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 179-185

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Une méprise

Nouvelle traduite du polonais par Mme V. D.

Aujourd'hui je me demande comment je pouvais endurer chaque jour, sous le nom de leçons, deux heures d'abominable martyre. J'étais comme un oiseau attaché avec un fil au pied. Combien de fois je voulais sauter par la fenêtre et m'enfuir bien loin. Quelquefois je frappais des pieds contre la table. Alors la redingote grise et, après, la tête plantée sur un long cou, se tournaient de mon côté. Je rougissais et je m'apaisais en sentant près de moi les lunettes rondes et les yeux bleus qui me regardaient par-dessus les verres. J'étais déjà tranquille depuis un moment quand Mr. D. commençait:

« Quel tapage ! Ne sais-tu pas que tu es à la leçon et que tu dois t'y comporter comme à l'église? Je te l'ai déjà dit bien des fois. » Puis il prenait sa tabatière brune, frappait dessus comme s'il tirait des coups de pistolet, prenait une prise et : Ane que tu es ! ... disait-il en finissant. Mon plus grand tourment, c'étaient les interminables remontrances de Mr. D. D'avance je savais ce qu'il me dirait. J'avais déjà répété dix fois son sermon dans ma pensée qu'il commençait à peine à me le débiter ; il s'arrêtait avant le milieu, le reprenait plus vigoureusement, s'arrêtait de nouveau : c'était sans fin. Puis Mr. D. prenait un long cahier et m'écrivait au haut de la page comme modèle de calligraphie :

Ma patrie, tu es comme la santé....

Ensuite il m'arrangeait les mains sur la table, plaçait bien le cahier et approchait l'encrier. J'étais obligé d'écrire ces mots six fois en les répétant à haute voix. Alors Mr. D. sommeillait dans son fauteuil tandis que je disais d'une voix chantante : « Ma patrie tu es comme la santé. » Comme la santé ! criais-je en finissant la sixième ligne. — Merci ! me répondit-il en se réveillant, comme s'il eût éternué et que je lui eus fait un souhait. Aussi bien il s'essuyait le nez avec son mouchoir rongé et reniflait de nouveau une prise. Cette comédie qui se répétait presque tous les jours, était mon unique distraction pendant les leçons. Tout de suite après nous dînions ensemble. Si la ménagère était en retard, après la calligraphie il y avait des répétitions :

— Qui t'a créé ?

— Dieu le Père

— Bien. Et combien y a-t-il de parties du monde ?

— Sept: lundi, mardi..

— Ane... Je te demande les parties du monde.

— Cinq! cinq! L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie.

— Bien. Et 6 fois 9 ?

— 6 fois 7.. 6 fois 8.. 6 fois 9.. 54

— Bien. Et qui dois-tu le plus aimer en ce monde ?

— Dieu, ma patrie, maman et mon frère, M. mon précepteur et après,.. tous les hommes.

— Bien, répondit Mr Dobrzanski.

Une fois pour me soustraire à un plus grand interrogatoire, je lui demandais soudain: Et Lukaszowa, faut-il l'aimer ?

— On.. peut, répondit-il après réflexion.

— Et Valek ?... L'instituteur me regarda par dessus ses lunettes. « Ane ! ne m'as-tu pas dit toi-même qu'il faut aimer tout le monde ? » Il inclina la tête sur la poitrine et un instant après il ajouta d'une voix sourde : « Tous les hommes excepté ceux qui nous trahissent. »

— Et qui nous a trahi ?

Mr. D. comme s'il rougissait prit sa tabatière, la remit sur la table et ajouta:

Tu les connaîtras quand tu seras grand.

Ce devrait être une chose terrible qu'il ne voulait pas éclaircir. Quoique je n'en sus rien, je sentais une profonde tristesse à la seule pensée de cet homme que personne ne devait aimer. Ce malheureux demeurait non loin de nous ; je voyais tous les jours sa maison : et pourtant si je l'avais rencontré une fois sur le chemin, je n'aurais pas pu ôter ma casquette et lui dire : « Bonjour monsieur. Pourquoi restez-vous si longtemps sans revenir chez nous ? » Car chez nous personne ne tenait à le voir.

Quand l'horloge sonnait une heure, la bonne entrait dans notre chambre avec une pile d'assiettes. En un clin d'œil les livres et les cahiers disparaissaient de la table et une nappe rouge parsemée de fleurs blanches les remplaçait.

Un instant après maman entrait et l'on servait une soupière debarsz¹ et un plat de pois. Mr D. saluait ma mère et quand la soupe était dans les assiettes, il se levait et récitait la prière : Mon Dieu bénissez-nous et cette nourriture que

¹ Soupe aux betteraves aigries

nous recevons de votre munificence. Nous étant rassis, nous mangions en silence.

Un jour pourtant, avant le second plat, maman demanda: « Dites-moi, Mr D, Antoine s'est-il bien comporté aujourd'hui? Mon instituteur me regarda d'un air apathique et répondit : Voilà, comme toujours.

— Et qu'entend-on dire par le monde ?

Mr D. passa la main dans ses cheveux et répondit un peu plus animé : « On dit que nous aurons la guerre, que les Français commencent à se remuer. »

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Comment, Madame ! Ne savez-vous pas qu'ils veulent la guerre ?

— Et qu'est-ce que cela nous fait ?

Mr D. se renversa sur son fauteuil : Vous ne devriez pas parler de la sorte devant cet enfant. Qu'est-ce que cela nous fait?... C'est tout pour nous et voilà...

Nous verrons, nous verrons.

« Sans doute que nous verrons... et aussi vrai qu'il y a un Dieu » répliqua le vieux précepteur irrité. Et ses yeux brillèrent, sa figure flétrie se couvrit d'une violente rougeur et il commença à tapoter sur son assiette avec son couteau, « Dieu veuille, ajouta ma mère, que le bon temps revienne. » Ils étaient sur le point de se quereller lorsque heureusement la bonne apporta le second plat. Le silence se fit et dura jusqu'à la fin du dîner; pour faire la paix, maman et Mr D. burent à leur mutuelle santé un verre de bière. La bonne desservit. Nous nous levâmes de table; mon précepteur comme d'habitude dit la prière: « Mon Dieu, nous vous remercions de la nourriture que vous nous avez donnée ; soyez béni pour tous vos bienfaits. Amen. » Vite je baisai la main de ma mère et celle de Mr D. et je courus dehors. Caché derrière la baie, je vis bientôt mon précepteur se diriger vers sa maison, marchant lentement, appuyé sur sa canne.

Les jours de fête, surtout pendant les longues soirées, c'était très gai chez nous. Mr le curé venait avec sa sœur, le bourgmestre avec sa femme et ses trois filles, la vieille veuve du major avec ses deux petites-filles, puis le buraliste, le caissier, le greffier du juge et le commis de poste. Les personnes âgées jouaient aux cartes, les jeunes aux lots, à cache-cache, que c'en était un vacarme. Le caissier, qui se faisait toujours longtemps prier, consentait enfin à jouer de la guitare pour la danse. Le souper se composait ordinairement de boulettes à la viande avec du gruau, parfois d'une oie rôtie et du thé. Mais tout le monde était surtout content lorsqu'on apportait le Krupanik: c'était de l'eau-de-vie chaude, mélangée de miel, assaisonnée de cannelle et de clou de girofle. On me donnait un demi-verre de cette boisson et quand je l'avais bue je devenais un autre homme. Une fois il me sembla que j'étais déjà grand. Je commençai à tutoyer le greffier du juge puis à marcher sur les mains, et si joliment que M. le bourgmestre — très *rouge* lui aussi — déclara que j'étais un enfant très intelligent. « Ce sera un grand homme, vaticina-t-il en frappant sur la table. Je n'entendis pas le reste, car au même instant je recevais de maman l'ordre très net d'aller me coucher. J'en eus beaucoup de regret, car pour finir la soirée, le caissier chanta en s'accompagnant de la guitare:

Je vais au sommet du Caucase;
C'est l'arrêt de Dieu :
Je ne te reverrai plus.

— Permettez ! interrompit le bourgmestre. Greffier, veuillez voir si l'on n'écoute point sous les fenêtres. Le greffier assura que personne n'écoutait et le caissier continua.

Peut-être que j'irai en esclavage
Parmi les anthropophages.
Qui me consolera dans ma misère
Si ce n'est toi mon ami sincère ?

On écoutait silencieusement comme à l'église ; seule la

veuve du major sanglotait. Sur la recommandation du bourgmestre le caissier alla encore une fois s'assurer que personne n'épiait dans la cour.

— Eh bien, dit en finissant le caissier ; à présent je vais vous chanter quelque chose d'un peu... dangereux.

— Au nom du ciel ! interrompit le bourgmestre, ne compromettez pas une brave femme, si hospitalière... Et il désignait ma mère

— Bah ! répondit ma mère. Tout notre plaisir c'est d'entendre quelquefois de ces chansons.

— Tant mieux que vous n'ayez pas peur, Madame ; mais il y a ici notre curé, employé de l'état civil.

— Bien... Mais moi je suis bourgmestre ; et s'il m'arrive quelque malheur, qui aura soin de mes enfants ?

— Il n'y a rien à craindre, dit le prêtre ; du reste je n'ai jamais vu « l'autre » écouter sous les fenêtres.

— Il n'a pas besoin de venir sous les fenêtres ; car sa maison est à trois pas d'ici, reprit le bourgmestre effrayé.

— Permettez ; à un verste de la poste, plaça le buraliste.

— Chantez au moins à voix basse.

— Oh ! je vois bien que Mr. le bourgmestre aspire à devenir chef du district, ajouta ironiquement le caissier. Si quelqu'un devait être victime, c'est moi qui serais pris le premier.

— Tu sera pris, répliqua le bourgmestre... C'est le plus grand révolutionnaire de toute la ville, murmura-t-il à l'oreille de Mr le curé.

Le caissier tout jubilant de cette accusation se mit aussitôt à fredonner des vers de Mickiewicz :

Sous les ruines les Maures sont couchés ;
La patrie les relèvera par le fer ;
Les murs de Grenade ont encore des défenseurs,
Mais, à Grenade il y a un fléau ;
De la tour d'Albufar
Almanzor lutte avec une poignée de braves...

— C'est charmant, s'écrièrent les jeunes filles en chœur.

— Qu'est-ce que c'est, demanda le bourgmestre inquiet ?

— Du Mickiewiez, répondit le caissier

— Je vous demande pardon,... je vous quitte... moi je tiens trop à défendre mon pays pour compromettre ma vie eu écoutant des vers.

Que voyez-vous de mauvais dans cette chanson lui demanda le prêtre impatienté ?

— Quoi ! Monsieur le curé le sait aussi bien que moi... Et l'air ?

L'air est si entraînant que si la musique militaire le jouait je me trouverais le premier sur la place avec le bonnet rouge. Et on pourrait me fusiller, me couper en morceau.

— Es-tu devenu fou, François, s'écria M^{me} la bourgmestre.

Que veux-tu ? Si, Dieu nous préserve, la guerre venait à éclater, tous ces héros d'ici se cacheraient, mais moi je montrerais ce que je suis.

— François, tu perds la tête.

J'ai toute ma présence d'esprit : mais je veux que vous sachiez tous ce qu'il adviendra si vous me contrariez. Je suis comme une bombe qui ne fait pas de mal tant qu'on la laisse tranquille, mais donnez-lui un coup de pied, elle lancera des étincelles... Jésus, sauvez-nous !

Cependant je me rappelle que cette vaillance si dangereuse n'effrayait personne.

Mr le curé n'attachait point d'importance à ces bavardes. Le caissier pinçait négligemment sa guitare. Seule ma mère secouait la tête d'un air bienveillant

La veuve du major semblait s'endormir au milieu de ses larmes.

— Mesdames, Messieurs, dit le buraliste; il est temps de rentrer. C'est 10 heures. Tout le monde prit congé.

(A suivre.)